NOTES ET COMMUNICATIONS

I

ADDENDA

PAR G. BONFANTE
Privat-docent à l'Université de Genève

A. — ENCORE LE « LATIN LANGUE DE PAYSANS »

I. — Toujours à propos de la thèse de M. Marouzeau sur « le latin langue de paysans » (cf. dans cette *Revue*, t. XIV, p. 267, et t. XV, p. 68), je crois intéressant de rappeler que le caractère essentiellement rustique du peuple latin et de sa langue a été observé par Varron, *R. R.*, II, 1, 9-10 : *denique non Italia a uitulis, ut scribit Piso? Romanorum uero populum a pastoribus esse ortum quis non dicit? quis Faustulum nescit pastorem fuisse nutricium, qui Romulum et Remum educauit? non ipsos quoque fuisse pastores obtinebit, quod Parilibus potissimum condidere urbem? non idem, quod multa etiam nunc ex uetere instituto bubus et ouibus dicitur, et quod aes antiquissimum quod est flatum pecore est notatum, et quod, urbs cum condita est, tauro et uacca qua essent muri et portae definitum, et quod, populus Romanus cum lustratur suouitaurilibus, circumaguntur uerres aries taurus, et quod nomina multa habemus ab utroque pecore, a maiore et a minore — a minore Porcius, Ouinius, Caprilius ; sic a maiore Equitius, Taurius, Asinius — et idem cognomina adsignificare quod dicuntur, ut Anni Caprae, Statili Tauri, Pomponi Vituli, sic a pecudibus alia multa?*

Il faut ajouter, malgré Schulze, *Eigennamen*, p. 418, aux noms de personne cités par Varron, *Scrōfa*, *Asinus*, *Asina*, *Caper*, *Capra*, *Capella*, *Vacca*, *Vaccula*, *Verrēs*, *Galba* (cf. all. *Kalb*, angl. *calf*), *Rēgulus*, *Auiola*, *Merula* (nom de femme, *C. I. L.*, XI, 3273), *Apicula*, *Coruos*, *Aquila*, *Musca*, *Mūs*, *Lupus*, *Aper*, *Canis*, *Catulus*, *Vrsus*, puis les dérivés : *Vitellius*, *Taurius*, *Bouius*, *Verrius*, *Canīnius*, *Canīna*, *Canidius*[1], *Aquilius*, *Porcius*, *Ouius*, *Ouidius*, *Vaccius*, *Vaccellius*, *Catilīna*, *Suillius*, *Equa-*

1. Le *ā* de la *Cānĭdĭă* d'Horace est naturellement un artifice métrique.

sius, Equinius, Graculus, Gracius, Graccius, Graccellius, Gracilius, Vespasius, Apicius, Caprōnius, Caprutius[1], et d'autres innombrables[2].

Il faut encore ranger dans la première catégorie les prénoms *Acceia* ou *Accia, Gracchus, Caecilia, Titus, Gauia, Valeria, Gaiius* (fr. *geai*), *Gaiia*[3] (ital. *gazza*), *Lūcius* (ital. *luccio*). Je ne crois point que ce soit le nom des personnes que l'on ait donné aux animaux (malgré Niedermann, *I. F.*, XXVI, 1909-1910, p. 55-57, et Schrader-Nehring, *Reallexikon*, I, p. 231), mais tout au contraire : donner aux hommes le nom d'animaux est courant chez tous les peuples anciens, tandis que le procédé inverse est inusité jusqu'au Moyen Age (fr. *renard, martin-pêcheur*, russe *míška*, etc.). Une singularité tout à fait caractéristique du latin est la coutume de donner aux personnes le nom d'un animal domestique (*Vacca, Canis, Capra, Scrōfa*[4], etc.)[5] ; en indo-européen on appelait parfois (mais rarement !) les gens « loup », « ours », « taureau » (serbe *Vuk*, got. *Visandus*, gr. Ἄρκος, Λύκος, Ἔλαφος, véd. *Ṛkṣa-ḥ, Ukṣán-*, etc.), mais cela est sans doute en relation avec des conceptions totémiques ; or, les animaux domestiques ne sont jamais *totem*[6].

Pour les noms de plantes, je peux citer *Lentulus, Cicerō, Pisō, Fabius, Fabullus, Fabātus, Caepiō, Caepiōnius* (cf. E. Fraenkel, R. E., *Namenwesen*).

II. — Le latin *prōmulgāre* est sans doute l'intensif-duratif de *mulgeō* 'traire', all. *melken*, gr. ἀμέλγω, m. irl. *bligim*, lit. *mélžu*, etc., cf. Ernout-Meillet, s. u. n. *prōmulgāre* et *mulgeō* ; en latin, donc, ce verbe typiquement rustique a donné un dérivé de sens juridique (sens intermédiaires : « faire sortir en exprimant » > « mettre au jour »).

III. — « La racine **k^{w}el-* indiquait l'idée de « circuler autour ». La forme du présent, qui est conservée dans *colō*, se retrouve dans skr. *čárati* (à côté de quoi existe une forme dialectale *čálati*) « il circule, il se « meut » ; avest. *čaraiti* (même sens) ; hom. πέλομαι (forme éolienne) « je « me meus, je deviens » (avec aor. ἐπλόμην) et crét. τελομαι « je serai »,

1. Sur les noms dérivés de *aper*, cf. Ernout-Meillet, s. u. *aper*, p. 56.

2. Comme noms de professions, je citerai *Bubulcus, Ōbulcus* (= **ouibulcus*), *Ōpilius* (de *ōpiliō* < **ouipiliō*), *Subulcinilla, Agricola* (beau-père de Tacite) ; cf. aussi *Poplicola*.

3. La graphie avec *i* double est la bonne : cf. *maiior* > ital. *maggiore*, *maiius* > *maggio* et pour le *zz* (sonore, *ddz*) ital. *razzo* et *raggio* (*radius*).

4. Mais je ne connais pas de *Sūs, Bōs, Ouis, Porcus, Anser*, ni de *Equos*.

5. O. Weise, *Les caractères de la langue latine*, Paris, 1896, p. 98, écrit : « Un exemple de la naïveté avec laquelle on donnait des noms d'animaux, c'est le surnom d'*Ouicula* donné à Q. Fabius Maximus à cause de la douceur de son caractère. »

6. J'observerai encore que le mot *uerrēs*, qui indiquait tout simplement le « mâle » en indo-européen (v. perse *aršan-*, gr. ἄρσην, ἔρσην), s'est spécialisé en latin dans un sens rustique ; il désigne le « verrat ».

cyrén. τενται « il sera »... ; « *colō* a pris en latin un sens agricole ; ce sens s'explique par le caractère rural de la classe qui dominait à Rome durant la période ancienne. »... « Alors que dans les langues congénères la racine a le sens de « se mouvoir », « se trouver habituellement », en latin *colō* s'est spécialisé dans le sens de « habiter » et « cultiver » ; les deux sens apparaissent également attestés dès l'époque la plus ancienne, les deux idées étant connexes pour une population rurale, cf. *agricola.* » Ernout-Meillet, s. u. *colō*.

IV. — Le verbe *agō* 'pousser devant soi' est un « ancien terme de la langue pastorale » selon Ernout-Meillet, s. u., p. 23, citant *agasō* (Paul. Festus, 23, 18 : *agasones equos agentes, id est minantes*) ; *agolum* (*pastorale baculum quo pecudes aguntur*, Paulus Festus, 27, 7) ; Gaius, *Dig.*, L, 16, 235 : *proprie dicimus agi ea quae animalia sunt* ; Ovide, *Fastes*, I, 324 : *pars quia non ueniant pecudes sed agantur, ab actu | nomen Agonalem credit habere diem.*

C'est avant tout aux animaux que *agō* s'applique : *iumenta agito*, XII Tables, table VII ; on trouvera les autres passages (mais pas celui-là !) dans le *Thesaurus*, s. u., col. 1367. Ce sens originaire est conservé parfaitement par le composé *abigō*[1], par le fréquentatif *agitō* (*stimulō boues agitāre*) et indirectement indiqué par *cōgō* (*cōgere pecus*), qui ne pouvait arriver que par ce chemin-là à la signification courante de 'contraindre' : on emploie la force pour rassembler le bétail (cf. Ernout-Meillet, s. u., p. 26).

Les autres langues indo-européennes ou bien conservent dans les plus anciens textes cette signification primitive de *agō* 'pousser (le bétail)'[2], ou bien la supposent comme stade intermédiaire essentiel. Dans le Rigvéda, *ájati* avec ses composés (*úpa, úd, á, nís, sám ájati*, etc.) signifie 'pousser (le bétail)' (*gắṃ, gắḥ, dhenúṃ, paśúṃ, paśváḥ*), et naturellement aussi 'les hommes', 'les démons', 'l'obscurité', etc. Dans l'Avesta, *azaiti* s'applique aux vaches, aux taureaux, aux prisonniers. Homère dit ἄγειν βοῦς, αἶγας, ἵππους, γυναῖκα ; Xénophon ἄγειν ἵππους, ὑποζύγια, ἄνδρας (cf. ἀγέλη). L'expression homérique ἵππους ὑφ' ἅρματ' ἄγειν, Od. 3, 476 ; Eschyle, *Prom.*, 465, ainsi que le passage sémantique du verbe ἐλαύνω 'pousser' (les chevaux, *Iliade*, 23, 234, etc.) > 's'avancer', 'voyager sur un char' (all. 'fahren', ang. 'to drive', lat. 'uehi'), nous explique pourquoi

1. Cf. aussi *prōdigere pecus*, Varron, *R. R.*, II, 4.

2. C'est seulement de cette façon que l'on comprend le rapport entre *agō* et *ager* (gr. ἀγρός, all. *Acker*, arm. *art*), que voyait déjà Varron, *L. L.*, V, 34 ; on comparera surtout la définition de *āctus* que donne Pline, XVIII, 9 : *in quo boues aguntur cum aratro cum impetu iusto* (cf. Ernout-Meillet, p. 21 et 25). — Sur le sens primitif de l'indo-eur. **agō*, cf. encore Walde-Pokorny, I, p. 35 ; H. Reichelt, *W. u. S.*, XII, 1929, p. 112 et suiv. ; Fr. Specht, *K. Z.*, LXIV, 1937, p. 14, 62.

le vieux norrois *aka* signifie 'zu schiff oder wagen fahren' et le tokh. A *āk* 'fahren', en plus de 'führen'[1] (Schulze-Sieg-Siegling, *Toch. Gramm.*, p. 423). On comparera aussi la signification latine de *agmen*.

Le caractère rustique de la langue latine nous donne la raison pour laquelle le verbe pastoral *agō* est devenu si fréquent en latin jusqu'à indiquer une activité quelconque : *quid agis*? Ce verbe a remplacé le verbe indo-européen, si vivace pourtant, qui signifiait 'travailler', 'faire', et dont on ne trouve pas la moindre trace en latin : **u̯erg-*, got. *waurkjan*, avest. *vərəzyeiti*, arm. *gorcem*, gr. ἔρξω fut., ἔοργα parf. (cf. gr. ἔργον, all. *Werk*), v. Ernout-Meillet, p. 27.

V. — Les mots correspondant à lat. *pecu* 'troupeau', 'bétail', ont le même sens dans les autres langues indo-européennes : ombrien *pequo* (duel), v. isl. *fē*, v. h. all. *fihu*, v. sax. *fehu*, all. *Vieh*, v. pruss. *pecku*, lit. *pekus*, avest. *pasu-š*, véd. *páśu*. Mais les dérivés latins *pecūnia* et *pecūlium* ont pris un sens monétaire[2], qui manque totalement aux autres langues, y compris le germanique du Nord, et qui ne se retrouve que dans le got. *faihu* et le v. angl. *fēoh*.

Or, cet état de choses assez singulier a été expliqué par M. H. V. Velten, qui, au cours d'une étude consacrée aux influences du latin sur le vocabulaire gothique, a démontré que le sens spécial pris par le mot gothique *faihu*, ainsi que par le v. anglais *fēoh*, est dû uniquement à un rayonnement tardif du latin comme langue de civilisation de l'époque chrétienne sur les Goths et les Anglo-Saxons de Grande-Bretagne (*Journal of English and Germanic Philology*, XXIX, 1930, p. 495)[3]. Le latin reste donc isolé avec son passage sémantique de 'bétail' > 'argent' et nous offre encore un exemple de la thèse présentée par M. Marouzeau[4].

B. — Encore les accusatifs en *-im*

Je dois compléter par quelques observations l'article que j'ai publié dans cette *Revue*, t. XV, 1937, p. 83 et suiv.

1. La signification de *agō* dans les dialectes osque et ombrien est due probablement à l'influence du latin.

2. Déjà noté par les anciens, cf., par exemple, Festus, 21, 20; voir *Rev. Ét. lat.*, XIV, p. 268, V.

3. M. H. V. Velten a d'ailleurs eu un précurseur dans M. Bréal, *Premières influences de Rome sur le monde germanique*, *M. S. L.*, VII, 1892, p. 135-148, qui prétend notamment (p. 137 et suiv.) que le got. *raþjo* et l'all. *Rede* sont des mots latins, en quoi il a été approuvé par Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, 1936, II, p. 225.

4. Dans mon travail précédent, t. XIV, p. 268, IV, il faudra ajouter Plaute (*Most.* 275; *Merc.* 314; *Ep.* 187) aux auteurs qui appliquent *uetulus-a* à l'homme; cela change naturellement la situation dans un sens avantageux pour ma thèse.

Avant tout, il convient d'ajouter le mot *clāuis*, accus. *clāuim* (cf. le *Thesaurus*, s. u.). Il n'est pas probable que ce mot soit un emprunt au grec ; le dérivé *clauīcula* (fr. *cheville*, ital. *caviglia*) indique un thème en *-ī-*, comparable au grec κλῆ͡ς, κλῆῐδος, avec un *-ᵭ-* postérieur comme Νηρῆ͡ς, Νηρῆῐδος (v. Brugmann-Thumb, *Griech. Gramm.*, p. 214, § 177).

On cite en général un accusatif *neptim* (Quinte-Curce, 6, 2, 7) à côté de l'ablatif *neptī* (Tacite, *Ann.*, 3, 24) et du gén. plur. *neptium* (Suétone, *Aug.*, 31 ; Justinien, *Instit.*, 3, 11, 15, éd. Krüger). Le correspondant védique est *naptí-ḥ*.

crātis fait à l'accusatif *crātem* et *crātim*, Plaute, *Poen.*, 1025 ; le gén. plur. est *crātium*, Pline, *Nat.*, 8, 35, mais *crātum*, César, *B. G.*, 2, 2, 2. — Ernout-Meillet dit de ce mot s. u. : « Terme technique, dont il n'est pas surprenant que l'étymologie fasse difficulté. » Mais Walde-Hofmann, p. 286, rapproche le véd. *kuṭí-ḥ*, forme moyen-indienne pour **kṛtí-s*, et le thème en *-ī-* paraît confirmé, ici encore, par *crātīcula* (fr. *grille*) et *crātīcius*.

fūtis, accus. *fūtim*, Varron, *L. L.*, 5, 119, est un mot d'origine indo-européenne, de la racine **gheu-* de *fundō*. On comparera *effūtīcius* avec *i*, et peut-être *fūtīre*. Mais le *Thesaurus*, s. u., dit : « uocabuli fides admodum dubia ».

Ernout-Meillet cite un mot *fatis*, dont l'accus. *fatim* serait conservé dans l'expression adverbiale *ad fatim*. On pourrait comparer alors *fatiscō*. Mais en réalité, comme l'observe déjà Neue-Wagener, I, p. 305, ce *fatis* ne se trouve nulle part en dehors de cette locution ; il faudra probablement écrire *affatim* et l'interpréter comme les autres adverbes en *-im* (v. mon travail précédent). On ne connaît aucune étymologie.

Ces formes, ajoutées à *cutis* et *peluis*, me font penser que Meillet a peut-être raison, et que les accusatifs latins en *-im* dérivent EN PARTIE de thèmes indo-européens en *-ī-*[1]. Mais *-im* représente sans doute aussi l'accusatif d'une large catégorie de mots latins d'origine méditerranéenne.

Si nous laissons de côté *uectim*, qui est très mal attesté (Neue-Wagener, p. 313 : « sehr unsichere Lesart, Varro, *L. L.*, 5, 153 »), et *strigilim*, qui vient du grec (στλεγγίς), les autres sont évidemment des mots « méditerranéens » ; ce sont des noms de plantes et des mots techniques de l'agriculture et de la navigation.

1. Il faudra donc ranger également dans cette catégorie le nom *secūris*, dont il serait difficile de contester le caractère indo-européen, malgré sa signification technique. On comparera *bipennis* (scil. *secūris* !), accus. *bipennim* (mal attesté cependant : cf. Neue-Wagener, I, p. 306). — *Sementim* et *messim* sont peut-être aussi d'anciens thèmes en *-ī-*.

cucumis, accus. *cucumim* et *cucumerem*, abl. *cucumī*, est « sans doute un mot méditerranéen » (Ernout-Meillet, s. u.).

lēns, accus. *lentim* et *lentem*, abl. *lentī*, est un « mot sans doute emprunté » (Ernout-Meillet, s. u.).

būris est « suspect d'être un emprunt » (Ernout-Meillet, s. u.). C'est un terme technique.

On rangera avec le précédent *praesēpim*, en tout cas douteux (Neue-Wagener, p. 310), qui n'a pas d'étymologie indo-européenne claire.

rūmis, accus. *rūmim*, abl. *rūmī* « pis », est un mot agricole, qui n'a pas d'étymologie indo-européenne.

ratis, accus. *ratim* « rame », « ensemble de rames », « radeau », n'a pas de rapprochement indo-européen plausible ; Ernout-Meillet admet que c'est « peut-être un mot d'emprunt ». Je crois qu'il rentre dans la catégorie de *restim*, *puppim*, etc., dont j'ai parlé dans mon travail précédent.

classis, accus. *classim* et *classem*, abl. *classī* et *classe*, est un « terme technique qui peut être emprunté à l'étrusque », selon Ernout-Meillet, s. u. Ce mot a pris bientôt la signification de « flotte » (*Columna rostr.*, Livius Andronicus, Ennius, Plaute) et rentre, par conséquent, dans la catégorie des mots de la navigation, ne fût-ce que d'une façon secondaire, comme *nāuis*, dont j'ai déjà parlé.

Je remarquerai encore que plusieurs des noms cités ont des formes oscillantes, ce qui est caractéristique des mots d'emprunt ; on comparera surtout *būra* et *būris*, *rūma* et *rūmis*, *prōra* et *prōris*, et on lira l'observation de Ernout-Meillet s. u. *bura*, p. 117 : « La coexistence du type en *-ā-* et du type en *-i-* est caractéristique de certains mots rustiques... ou techniques..., suspects d'être empruntés [1]. »

G. BONFANTE.

1. Je prie de bien vouloir noter que dans mon travail précédent, à la page 84, ligne 9, il faut interpréter *Stace* par *Caecilius Statius;* il s'agit naturellement de l'auteur de comédies, et non pas du poète épique. On ajoutera aussi : Labérius, 94.